

DISSIDENCES

UN REFRACTAIRE

C'était un ami, il est mort il y a quelques jours. Bien que père Joseph, ce n'était pas un prince de l'Eglise, même s'il était prince à sa façon, brillant esprit, érudit et adepte du gai savoir. Ses amis, dont j'étais, l'appelaient Jo. Nous nous aimions bien. Lui le croyant et moi l'athée, lui le catéchumène et moi l'énergumène, comme chantait Brassens, il me laissait dire merde, je lui laissais dire amen. Il nous lisait fidèlement et me faisait même l'amitié de rire de mes petits écrits. Je ne suis pas certain d'ailleurs qu'il disait amen très souvent, et le mot de Cambronne ne lui faisait pas peur, surtout quand il visait l'institution ecclésiale. Il aimait les bons livres, la bonne chère, la beauté des femmes, ne s'en cachait pas ; bien que prêtre, il avait connu les joies du corps, l'amour vrai, et même une forme de paternité. Les lois absurdes de l'Eglise qui entendent contraindre ses membres à une abstinence hypocrite et contre-nature lui inspiraient une ironie mordante. Il pouvait être féroce envers les Tartuffes, les culs-bénits, ceux pour qui la dévotion n'est qu'une marque de conformisme social ou d'ignorance, oublieux des vertus théologiques et du message du Christ. Ancien étudiant en philosophie, fin lettré, il aurait pu « monter » sans peine dans la hiérarchie de l'Eglise s'il n'avait eu des convictions aussi puissantes et un caractère aussi trempé. Né dans une famille de « rouges », rencontrant la foi à l'adolescence, il s'était consacré à la prêtrise corps et âme, à sa façon, prêtre missionnaire au Chili, en contact permanent avec des chrétiens d'Arménie, aumônier au lycée Mignet d'Aix en Provence, celui-là même où Cézanne et Zola usèrent leurs fonds de culottes, prêtre enfin de longues années dans une petite paroisse nichée entre la Côte bleue et l'étang de Berre, à quelques kilomètres de Marseille. Quand on parlait avec lui, dans cette liberté totale d'esprit et de jugement, on oubliait parfois qu'il était prêtre. Seule parfois, la mention d'une lecture qui ramenait à la spiritualité religieuse rappelait qu'il faisait partie de la confrérie... Dans les derniers jours de sa vie, ses visiteurs remarquaient un livre sur sa table de chevet. Son titre : *Désobéir*. Autant dire qu'il n'était guère en odeur de sainteté auprès des autorités. L'évêque d'Aix s'est tout de même transporté le jour de son enterrement pour prononcer son éloge. Je me suis fait la réflexion que dans son cercueil qui reposait devant nous, le père Joseph Recordier devait rigoler de la mascarade.

RIFIFI A LA PAROISSE

Et pendant ce temps, comme on dit dans les feuilletons, à quelques encablures de là, dans le petit village du Rove... Je ne résiste pas à vous conter l'affaire, façon fable, pain béni pour le chroniqueur, idéal contraste avec l'hommage qui précède. Dans le petit village du Rove donc, un peu plus loin vers Marseille, débarqua, remplaçant le défunt père Jean, un prêtre juvénile tout frémissant d'une foi ardente, et portant soutane noire *vintage* avec plein de boutons dans la torride chaleur provençale. Le pauvre se sentait bien seul et comme en exil dans cette paroisse où la charge pastorale était lourde. Par bonheur, si l'on peut dire, il fit la connaissance d'une paroissienne, maman célibataire et membre active de la secte des théophages. Une tendre amitié ne tarda pas à naître entre eux, qui se mua bientôt en amour sincère, d'abord sans doute assez chaste, puis résolument torride, mais après tout on n'en sait rien et cela ne nous regarde pas, en tout cas compliqué en raison de la situation : pas de sorties trop visibles, pas de bisous dans la rue ni au cinéma, discrétion de rigueur. Le jeune prêtre avait trouvé un foyer, il se trouvait comme un coq en pâte, la paroissienne et sa maman étant aux petits soins, assumant les menues tâches de son ménage.

Cependant, le jeune prêtre résistait aux assauts de la passion. Il prenait quelques distances. C'est que l'affaire était remontée jusqu'aux grandes oreilles de l'évêque de Grenoble, dont il dépendait encore, lequel lui rappela les règles de prudence qui doivent guider les gens d'Eglise face aux débordements de la chair. La paroissienne, quant à elle, était amoureuse. Et voilà qu'un jour, installant une armoire cadenassée dans la sacristie pour y remiser des dossiers confidentiels qui suscitaient la curiosité d'un membre de l'équipe paroissiale, elle voit débouler le père Henri, fou de rage. La suite relève du fait divers passablement sordide. Le prêtre la bouscule, la frappe violemment, avant de repartir dans sa voiture. Elle est assez grièvement blessée : traumatisme crânien, cervicalgie, contusions diverses. La raison de ce moment de folie ? On peut l'imaginer. Lutte avec le démon, culpabilité, coup de sang contre la tentatrice. Ou rien de cela, juste une grosse colère d'ado prolongé mal fini. Toujours est-il que la paroissienne, après avoir beaucoup hésité, après en avoir référé aux évêques qui ont ouvert une « enquête canonique », s'est finalement décidée à porter plainte. C'est que dans le village, avec sa minerve et son bras en écharpe, les paroissiens insultent Laetitia la pécheresse, la débaucheuse, et la traitent de pute. Le prêtre pugiliste a été muté « pour apaiser les tensions ». De retour dans la paroisse à l'occasion d'un banquet, il est ovationné.

CATALOGNE

J'aimais beaucoup Barcelone. J'y allais volontiers marcher et humer l'atmosphère unique de cette « ville des prodiges », comme l'appelle Eduardo Mendoza, cette ville magnifiée par ses écrivains, comme Carlos Ruiz Zafon avec son *Ombre du vent*. La beauté des choses passe toujours par la littérature, qui nous la montre et l'enchanté. Ces bons auteurs, soit dit en passant, écrivent pour la plupart en espagnol. Pas si fous, les écrivains catalans. Peut-être même conscients que le repli derrière ses palissades identitaires est le plus sûr moyen de glisser vers une régression mortelle, toujours à la source de réactions violentes. Peut-être l'universalité d'une langue est-elle un meilleur moyen de se faire entendre, même si la Catalogne publie aussi livres et journaux dans sa langue « régionale »...

Mais je n'ai plus très envie d'aller y flâner, à Barcelone, tant les hordes de touristes qui y déferlent finissent par me désenchanter les lieux. Peut-être aussi par consternation face à la folie nationaliste qui s'empare de la région, au prétexte qu'elle produit une part importante du PIB de l'Espagne, et qu'elle est une nation, et blablabla. Et devant tant de bêtise, me vient une question ontologique, on ne rit pas au fond : si un peuple accède à l'indépendance, la qualité de son être et son coefficient de bonheur s'en trouvent-ils démultipliés ? Etre catalan *et* espagnol, breton (ou basque, ou alsacien) *et* français, Piémontais *et* italien vous prive-t-il d'une part de vous-même ? Grandir, ou se mutiler ? L'universel ou le riquiqui ? Qui parlait des identités meurtrières ?

Car il est d'autres dissidences, ces temps-ci, qui menacent de contaminer l'Europe, qui la fragilisent déjà. Il est vrai que les fondations de cette pétaudière ne sont guère solides. L'affaire de la Catalogne, sans préjuger de ce que sera la situation quand vous lirez ces lignes car les choses vont vite, appelle quelques réflexions. La première, c'est que dans cette crise, on avance à front renversé. Les nationalistes séparatistes traitent de fascistes ceux qui s'y opposent et veulent rester espagnols, ce qui est au minimum excessif. Les nationalismes et les crispations identitaires ont de longue date l'haleine chargée de fragrances douteuses. Le nationalisme catalan n'a pas de raisons d'échapper à ce tragique de l'Histoire, même s'il revêt les oripeaux du progressisme démocratique, d'une tradition anarchiste et républicaine qui remonte à la guerre d'Espagne (Malraux, au secours !), s'il en appelle à l'Histoire et aux souvenirs sinistres du franquisme. Dériver du patriotisme, de l'attachement légitime à sa terre, à la culture, à sa langue, vers le nationalisme séparatiste, cela annonce le pire. A moins, comme disait Marx, qu'une fois de plus l'histoire ne commence en tragédie, et ne se répète en farce. Mais pour l'instant,

bernard fauconnier

bernard fauconnier

Chroniques presse

c'est plutôt à une farce que l'on assiste. Un leader erratique au nom imprononçable, des extrémistes qui voudraient bien d'un petit pays prospère comme laboratoire de la révolution... Et, derrière ces poussées de fièvre, la menace d'une balkanisation de l'Europe, de la reconstitution des féodalités querelleuses, des comtés belliqueux, des duchés va-t-en-guerre, que mille ans d'histoire avaient fini par intégrer, de l'invention de la France à l'unité tardive de l'Italie. D'ici que la farce se transforme en tragédie...